

Allocution : faite aux aveugles de l'asile de Lausanne, dimanche 23 novembre, au soir

Autor(en): **Cellini, Maira**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 48

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. ;

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Redaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Le magasin de papeterie de **L. Monnet**, et le **Bureau du Conteur Vaudois**, sont transférés rue Pépinet, maison Vincent.

Lausanne, le 29 Novembre 1873.

Le 23 novembre il y avait fête à l'asile des aveugles, et, à cette occasion, M^{me} Cellini offrit de leur dire quelques poésies pour les distraire et les consoler.

Elle eut l'heureuse pensée d'ouvrir sa séance par une petite allocution qu'elle veut bien nous communiquer, et qui ne s'applique pas à la seule infortune qu'elle désirait soulager. Toutes les âmes qui souffrent, et le nombre en est grand, pourront y trouver un écho à leur propre douleur et se sentir consolées par le sentiment d'intime fraternité qui a dicté ces lignes touchantes.

Allocution

faite aux aveugles de l'asile de Lausanne, dimanche 23 novembre, au soir.

Mesdames, Messieurs, je puis le dire, mes amis, c'est à M. Brandez que je dois le plaisir de vous entretenir un instant ce soir ; car sans lui j'ignorais qu'il y eût ici un asile consacré à la plus grande, à la plus intéressante, à la plus sympathique des infirmités humaines : à la cécité.

Vous êtes, chers infirmes, plus que mes frères en Dieu et en Christ, vous êtes de mes amis, vous êtes même de ma famille. Car, tout enfant, j'ai vu dans ma famille un aveugle, un grand-oncle qui nous était bien cher ; un vieillard mort à quatre-vingt-huit ans et que j'ai beaucoup aimé, car souvent ma mère, qui s'était chargée de sa vieillesse, m'envoyait m'asseoir auprès de lui pour lui faire la lecture dans notre vieille bible catholique qui est aussi la vôtre, et dans ce livre de l'imitation de Jésus-Christ, cette œuvre si magistrale et si profonde. Souvent aussi je lui donnais la main pour la promenade, et surtout c'était à lui que j'allais réciter mes leçons.

Ce devoir et ces distractions paraissaient austères pour une petite fille de dix à douze ans que j'avais alors. Eh bien, ce vieil oncle, par sa bonté, par sa tendresse, me les rendait chers, et je remercie ma mère, qui n'est plus de ce monde, de m'avoir confié

cette mission qui, avec d'autres encore, a prédisposé mon âme à la tendresse pour ceux qui souffrent et au dévouement pour toutes les infortunes.

Je ne veux point dire par ces paroles que j'accomplis ici une œuvre de dévouement au milieu de vous ; non, certes, je viens me procurer une véritable jouissance et vous la faire partager, en vous disant quelques-unes des belles œuvres qui ont été écrites dans notre langue par certains de ces hommes illustres qui ont pensé, aimé, lutté et souffert pour nous dans la carrière de la gloire qui est aussi la carrière du martyr.

Et, à ce propos, laissez-moi vous le dire : il est d'une vérité rigoureuse que le bonheur n'est pas de ce monde, et qu'il ne faut pas en faire le but de nos désirs et de nos aspirations. La pauvre humanité a une tâche à remplir sur cette terre avant de rentrer dans le sein de son Créateur, et cette tâche est la douleur. Pour vivre il faut souffrir, et pour beaucoup d'entre nous la vie n'est qu'une longue souffrance.

Et telles sont les lois de Dieu, que celui qui n'a pas souffert n'a pas vécu.

Certes, mes chers amis, la nature de votre souffrance est cruelle, mais voyez comment en elle éclate la bonté divine : vous ne voyez pas la nature qu'on vous dépeint si belle, vous ne la voyez pas avec les yeux du corps, mais vous la voyez avec cette seconde vue plus pénétrante mille fois et plus merveilleuse que l'autre ; vous la voyez avec l'imagination. Rousseau, votre compatriote genevois, disait « qu'il était impossible à la nature elle-même de surpasser en richesses son imagination. » J'avoue que, pour ma part, la réalité des choses créées a toujours été au-dessous de mon rêve. Vous avez donc le rêve de la veille et le rêve du sommeil. Je voudrais bien recevoir les confidences de quelques-uns d'entre vous, je suis sûre que le monde fictif dans lequel se berce leur pensée est mille fois plus beau que les réalités du nôtre.

Et voyez comme Dieu a mis toujours les biens près des maux : il vous environne ici de tous les appuis, de tous les soins, de toutes les tendresses humaines.

Matériellement, votre vie est abritée, l'été par l'ombre, l'hiver par la chaleur. La faim vous est inconnue, la soif, la nudité également ; malades, on vous soigne ; ignorants, on vous instruit. Les citoyens et l'Etat sont avec vos familles respectives deux autres familles puissantes et infaillibles. Vous ignorez

le monde et ses laideurs, l'humanité et ses vices. Cette humanité ne s'approche de vous que pour vous aimer, vous consoler et vous soulager. Elle vous donne tout ce qu'elle a ; elle, si égoïste, si âpre aux jouissances, se dépouille pour vous d'une part de son bien ; elle vous délègue un directeur qui s'enferme avec vous dans cet asile et y dévoue sa vie entière à votre infortune. Elle vous donne des instituteurs qui renoncent aux autres sciences et qui se consacrent à celle qui peut vous rendre une part des jouissances que le sort vous a ravies.

Que dis-je, dans cette humanité il s'est trouvé des voyants, des hommes éclairés d'en haut, qui l'ont d'abord créée, cette science, pour la transmettre à leurs successeurs et faire éternellement, de générations en générations, la lumière dans vos âmes, ne pouvant la faire dans vos yeux.

Des femmes ont voulu entrer dans l'œuvre de dévouement qui vous concerne ; dès votre berceau une chrétienne s'est trouvée là pour veiller sur vous, envelopper vos petits membres et diriger vos pas, et ensuite vos premiers pas dans la nuit de votre existence. C'était une sœur céleste venue au monde exprès pour vous.

Une partie de ce qui peut nous élever, nous charmer, nous instruire a été mis à votre portée par le secours de cette science de transmission qui est une des découvertes philanthropiques les plus belles de notre siècle.

Madame Cellini a terminé son discours par ce sympathique adieu à ses auditeurs :

Adieu, vous tous qu'un mot console,
Qu'un mot aussi rend soucieux :
Je suis comme l'oiseau qui vole
Cherchant toujours de nouveaux cieux.

Vous ne voyez pas mon visage
Qu'ont attristé bien des douleurs ;
Mais vous entendez mon langage
Plein de caresses et de pleurs.

Retenez de ma voix qui chante
Ce qu'elle eut de tendre pour vous ;
Car sa pitié la rend touchante
En lui donnant des sons bien doux.

Dieu seul sait si dans mon voyage
Parmi vous je dois revenir ;
Mais de mon rapide passage
Amis, gardez le souvenir.

D'ailleurs, la vie est éphémère ;
En ce jour de touchants adieux,
Faute d'un rendez-vous sur terre,
Donnons-nous rendez-vous aux cieux.

Maria CELLINI.

Comment on fait les journaux.

Un jeune homme se présente avec candeur au bureau de rédaction d'un journal, porteur d'une lettre de recommandation. Le directeur-gérant examine la lettre, puis, d'un air important :

— Vous voulez entrer chez nous ?

— Je le désire beaucoup, Monsieur.

— Est-ce pour les annonces ?

— Non, Monsieur.

— Alors pour le *fait-divers*. Vous voulez être voyageur en accidents ?

— Je ne sais pas au juste le sens de ce...

— Vous n'avez donc jamais été attaché à aucun journal?... Le voyageur en accidents est l'employé qui parcourt incessamment la ville et ses environs pour y découvrir un sinistre quelconque dont il puisse nous fournir la primeur... Le métier n'est pas mauvais...

Cinquante francs pour un suicide.

Cent francs s'il y a des détails romanesques de nature à excéder un paragraphe ;

Cent cinquante francs un accident de voiture avec blessure grave ;

En cas de mort, il y a un supplément.

Pour un incendie, c'est trois cents francs et ainsi de suite, conformément au tarif proportionnel.

On peut se faire ainsi des journées rondelettes.

— Je ne prétends pas le contraire, Monsieur, mais je désirerais un autre genre de travail.

— Serait-ce par hasard pour la partie politique ?

— J'aimerais mieux cela.

— Il fallait le dire tout de suite ; précisément, nous avons besoin de quelqu'un.

— Je suis heureux de cette coïncidence ; mais auparavant, ne désirez-vous pas me mettre à l'épreuve pour vous assurer si je suis capable de remplir le poste que vous m'assignerez ?

— Soit ! Placez-vous là.

Le directeur-gérant lui désignait trois volumineux cylindres qui occupaient le coin de son cabinet.

— Que je me place là ? dit le nouveau venu assez surpris.

— Oui.

— Devant ces roues ?

— Sans doute.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire un article.

— Un article ?

— N'est-ce pas pour cela que vous êtes venu ?

— Assurément.

— Eh bien, tournez le cylindre du bas.... non, celui du milieu.

— Je ne demande pas mieux que de vous servir, Monsieur, mais je crois qu'il y a entre nous quelque malentendu... Je me propose en qualité de rédacteur...

— Eh bien, tournez donc et dépêchons-nous.

Le jeune homme n'y comprenant rien et ayant l'air tout ébahi, le directeur s'écria :

— Comment ! mon pauvre Monsieur, vous ne connaissez pas encore les perfectionnements que notre journal a eu l'honneur d'inaugurer ?

— Je le confesse.

— Alors vous croyiez candidement que nous en étions encore aux errements de la routine, aux articles laborieusement arrachés au travail de la plume. C'était bon pour nos aïeux. Aujourd'hui, un mécanicien, un homme de génie, a été frappé de l'in-